



HAL
open science

Barcelone et son arrière-pays, le dialogue interrompu

Gracia Dorel-Ferré

► **To cite this version:**

Gracia Dorel-Ferré. Barcelone et son arrière-pays, le dialogue interrompu. Catalonia, 2017, 20, pp.49-65. hal-03650482

HAL Id: hal-03650482

<https://hal.science/hal-03650482>

Submitted on 25 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Barcelone et son arrière-pays, le dialogue interrompu¹

Gracia DOREL-FERRE

LLSETI Université de Savoie-Mont Blanc

gracia.dorel@gmail.com

Résumé : Un temps fort de l'industrialisation en Catalogne a été cette étroite articulation entre Barcelone, son port et son arrière-pays. À partir des années 70, le système est pleinement opératoire et les trente années qui suivent correspondent à une grande expansion industrielle mais aussi culturelle et politique. Le texte analyse ce moment fertile dont il nous reste un patrimoine mal connu et mal aimé : les colonies industrielles des cours moyens du Ter et du Llobregat, où se produisaient les textiles de coton. Leur localisation est due à la présence de l'énergie hydraulique et surtout à une main d'œuvre féminine bon marché. Depuis les désindustrialisations du dernier tiers du XX^e siècle, les usines des colonies sont désertées et les villages ouvriers n'ont plus de raison d'être. Que faire de ce patrimoine, aujourd'hui ?

Abstract: A highlight of industrialisation in Catalonia was the close link between Barcelona, its harbour and its surrounding land. As soon as in the 1870's, this link was fully operative and the following thirty years brought great industrial as well as cultural and political developments. The paper analyses this productive period that has left a poorly known and unloved heritage: the industrial colonies set up along the middle parts of the Rivers Ter and Llobregat, where cotton textiles were produced. Their location was due not only to the presence of hydraulic energy, but also to the availability of a particularly inexpensive female work force. The deindustrialisation that occurred during the last third of the 20th century, emptied the colonies factories and the associated working-class villages lost their raison d'être. So, today, what to do with this heritage?

Mots-clés: Industrialisation, colonie industrielle, village ouvrier, système territorial

Keywords: Industrialization, industrial colony, workers' village, territorial system.

¹ Ce texte est une synthèse des travaux qui ont accompagné et suivi notre thèse :

DOREL-FERRÉ, Gracia. *Les colonies industrielles en Catalogne, le cas de la Colònia Sedó d'Esparreguera*. Paris : Éditions Arguments, 1992.

Pour le cadre-contenu, voir les grandes collections dont celle dirigée par Pierre Vilar, et NADAL, Jordi et MALUQUER DE MOTES, Jordi. *Catalunya, la fàbrica d'Espanya, 1833-1936, un segle d'industrialització catalana*. Barcelona: Ajuntament de Barcelona, 1985; NADAL, Jordi (direction générale). *Història econòmica de la Catalunya contemporània*. Enciclopèdia Catalana, 6 vol., 1988-1994.

Une synthèse récente et un rappel bibliographique dans DOREL-FERRE, Gracia. *Atlas historique de Catalogne*. Paris : Editions Autrement, 2010.

Dans l'arrière-pays de Barcelone, le long du cours central des fleuves Ter et Llobregat, pas loin d'une centaine de « colonies industrielles »² forment un curieux chapelet et constituent un paysage unique au monde. C'est une suite de villages, disposés parfois tous les kilomètres, kilomètres et demi, serrés autour de leur église et de la maison du maître et jouxtant l'usine et le barrage qui leur donne leur travail. Il s'agit cependant d'un paysage relique, qui témoigne d'une activité disparue, celle de la puissante industrie cotonnière catalane, née au milieu du XIX^e siècle et laminée par les crises des années 1970. Sa diffusion avait surpris les contemporains par son ampleur, sa densité et sa soudaineté. Elle succédait à une industrie dispersée qui elle, travaillait la laine et qui, face à la dynamique du coton, avait reculé pour se réfugier dans deux villes proches de Barcelone : Terrassa et Sabadell. On oublie aujourd'hui que ces colonies industrielles faisaient partie d'un système économique très particulier, dans lequel Barcelone était le donneur d'ordre et assurait la commercialisation. Ce système a non seulement été l'un des facteurs de la richesse et du rayonnement de la Catalogne, mais il a, de plus, contribué à fonder une identité catalane. Rares sont les familles dont un membre au moins, n'a pas travaillé dans une colonie industrielle. La main d'œuvre féminine a été largement majoritaire et cela a déterminé, de la part d'une société rigoureusement patriarcale, des attitudes et des comportements, en partie à l'origine des profondes mutations sociales qui ont suivi le franquisme. Ce paysage familier est laissé pour compte depuis la fin des années 80 et embarrasse les aménageurs et les décideurs : que faire de tous ces villages industriels, de toutes ces usines abandonnées ? Nous verrons qu'au regard des quelques solutions trouvées, et hors du cas particulier de la Colònia Güell sur lequel on reviendra, la question est loin d'être résolue.

1. Les colonies industrielles catalanes, un système de fonctionnement

La morphologie est bien connue. Sur un espace compact, chaque colonie industrielle concentre l'usine près du canal, l'église, la maison de maître, les maisons d'habitation en immeubles ou en rang, les écoles, l'économat, la salle de réunion ou théâtre, etc. Autant d'éléments constants malgré une extraordinaire diversité : celle-ci est due à une adaptation astucieuse aux conditions topographiques et à l'intervention d'architectes renommés du Modernisme. Le mode de vie a été souvent décrit : un village à l'heure de l'usine et du patron ; le rôle du curé, courroie de transmission ; le sentiment d'appartenir à une grande famille. Des ouvrages et des expositions, plus récemment des émissions de télévision, ont évoqué tout cela avec plus ou moins de bonheur³. En général, la période de référence est celle de l'après-guerre civile, pendant laquelle on a fait durer un système d'un autre temps et d'où proviennent les plus nombreux témoignages.

Or, cette situation récente a été utilisée par certains auteurs, au moment où les colonies périclitent, pour défendre deux thèses anachroniques. On a vu dans les colonies industrielles une façon, pour le patronat, de résoudre la question sociale, en éloignant les ouvriers de la capitale ; d'autres, et parfois les mêmes, y ont vu une préfiguration du *welfare state* que les Etats-Unis d'Amérique du Nord mettent en place dans les années 1970. Cela ne tient pas debout et les points qui suivent vont permettre de le démontrer.

² Nom donné aux villages ouvriers en Catalogne. Ils associent l'usine, la maison patronale, l'église et les logements des ouvriers, tout près de la chute d'eau qui fournit son énergie à l'usine.

³ Voir, à part les nombreux films que l'on peut consulter sur youtube, les ouvrages suivants : ALCANTARA Silvia. *Olor de Colònia*. Barcelona : Edicions de 1984, 2009.

MONTELLA, Assumpta. *El silenci dels telers*. Barcelona : Ara Llibres, 2012.

Ce texte a cependant un autre objet qui est celui de mettre en lumière un fait trop sous-estimé, celui de la formation du territoire industriel de Barcelone, au travers d'un système interactif entre l'arrière-pays et la capitale.

Au regard du développement industriel de l'Europe, les colonies industrielles catalanes sont un phénomène tardif, lié à la recherche d'une source d'énergie bon marché⁴. Cette observation mérite une rapide mise au point.

Après les années de reconstruction économique qui ont suivi la guerre napoléonienne, la Catalogne, très au fait de ce qui se passe en France et en Grande Bretagne, opte pour l'industrialisation fondée sur l'énergie de la vapeur. Or, le pays est dépourvu de charbon et malgré des recherches frénétiques les résultats ne seront jamais à la hauteur des espérances ni des besoins. Force est de faire appel au charbon étranger: c'est celui de Cardiff, du Pays de Galles, qui alimentera, pendant des décennies, l'industrie catalane. Mais son prix exorbitant fait que seules les usines proches de la côte s'équiperont de « vapors ». C'est le cas des usines de Barcelone, de Terrassa et de Sabadell, de Vilanova i la Geltrú, et au nord de Barcelone, la région de Granollers, vite saturée. Les entrepreneurs se tournent alors vers la ressource qui leur est familière et de plus gratuite : l'énergie hydraulique. Sans s'arrêter aux eaux du Segre, abondantes mais trop éloignées, le choix des entrepreneurs se porte sur le cours moyen du Llobregat et du Ter, dans un compromis entre la distance et les moyens de communication encore très rudimentaires dans cette première moitié du XIX^e siècle.

Le tournant se produit autour des années 1840-1850, dès que l'usage industriel de l'eau est rendu possible. Grâce à la loi sur les eaux de 1846, qui oblige les entrepreneurs à installer des usines là où ils ont obtenu une concession d'eau, dans les deux ans qui suivent leur acquisition, on assiste à la recherche systématique des emplacements de chutes qui vont déterminer les lieux d'implantation des usines et donc, pour les sites éloignés des agglomérations, des colonies industrielles⁵. L'importance de la chute et du débit de l'eau détermine à son tour la taille de l'usine et du volant de main d'œuvre. Une petite centaine de colonies industrielles sont fondées entre 1875 et 1905, soit en une trentaine d'années.

Généralement, les colonies industrielles ne dépassent pas le millier d'habitants, ce qui correspond à une usine de 250 à 300 ouvriers et ouvrières. Quelques rares usines (on les compte sur les doigts d'une main) dépasseront ce nombre. La seule grande usine du bord de l'eau, devenue ensuite colonie ouvrière, est la Colònia Sedó d'Esparreguera, grâce au barrage du Cairat, 4 kms en amont, unique en son genre. Au début du XX^e siècle, elle fait travailler entre 2250 et 2500 ouvriers: des filles et des femmes, en majorité, des hommes et de jeunes adolescents.

À part quelques colonies minières, toutes ces usines travaillent le coton. Comme ce n'est pas un produit local, tant s'en faut, tout doit être importé et pendant tout le XIX^e siècle, ce sont les anglais qui, depuis Londres en tant que place financière et depuis Liverpool pour l'expédition, monopolisent l'approvisionnement et la distribution de la matière première. Celle-ci provient du sud des Etats-Unis, presque exclusivement. C'est une dépendance absolue. Aussi la première phase, relativement euphorique, de l'industrialisation catalane, que l'on peut dater de 1840 à 1863, manque-t-elle d'être annihilée par les effets de la guerre de Sécession. La guerre finie, le commerce du coton

⁴ DOREL-FERRÉ, Gracia. « L'eau ou le charbon ? L'alternative énergétique de l'industrie catalane au XIX^e siècle ». *Doctor Jordi Nadal: La industrialització i el desenvolupament econòmic d'Espanya*. Miquel Gutiérrez i Poch coord. Barcelona : Universitat de Barcelona, 1999, vol. 2, p. 1057-1068.

⁵ CARRERAS, Albert. «El aprovechamiento de la energía hidráulica en Cataluña, 1840-1920: un ensayo de interpretación». *Revista de Historia Económica, Journal of Iberian and Latin American Economic History*, 1, 2^o (1983), Cambridge Journals.

reprend, mais avec des sources d'approvisionnement plus diversifiées (Brésil, Egypte), des sociétés élargies ou recomposées et l'introduction de financiers dans leurs conseils d'administration. Les effets de la modernisation sont contrecarrés par la crise politique qui s'ouvre en 1868 et ne termine qu'avec la Restauration. À la fin du XIX^e siècle, le coton égyptien, également distribué par les anglais, devient la matière première presque exclusive des usines catalanes.

Les colonies industrielles connaissent pourtant un démarrage lent et tardif. Aucun logement digne de ce nom ne semble avoir été prévu avant le milieu des années 1870, à proximité des usines du bord de l'eau, mêmes éloignées de leur municipalité de rattachement. Un cocktail de troubles politiques et de retards techniques a sans doute freiné les initiatives. A cette date, toutes les machines sont importées d'Angleterre et comme on le verra plus loin, leur acheminement, en l'absence d'une industrie mécanique catalane conséquente et d'installations portuaires convenables, relève de l'épopée. Quelques rares colonies industrielles sont antérieures à 1880. La grande majorité d'entre elles sont édifiées entre 1880 et 1900. Leur structure et leur fonctionnement ne varie pas de toute la première moitié du XX^e siècle ; la modernisation des années 1960 arrive trop tard, malheureusement, pour affronter les crises des années 1970.

La Catalogne n'a jamais eu la démographie de son ambition. L'installation des usines loin des agglomérations, a vite nécessité de faire appel à une population extérieure. Si on prend le cas de la Colònia Sedó d'Esparreguera, étudiée plus en détail, on voit que dès les années 1860 les gens viennent de l'Anoia toute proche : les filles des villages qui ne trouvent pas à s'embaucher sur place se joignent aux tisserands à domicile déclassés par l'introduction des usines. Vingt ans plus tard, il semble que les campagnes environnantes ne fournissent plus de main d'œuvre. On fait alors appel aux aragonais et aux valenciens, bref, à ceux de l'ancienne couronne d'Aragon. Avant 1900, il n'y a pas un seul andalou en Catalogne. Les choses changent à partir des années 1920. Pourquoi ? Au début du XX^e siècle, la main d'œuvre andalouse est encore fixée sur place par les nombreuses exploitations minières ouvertes, par des capitaux belgo-français. Moins de trente ans plus tard, les mines ferment et la population émigre. Minoritaires, les andalous de cette première vague ne tarderont pas à s'assimiler. Une deuxième vague, massive, celle-là, au cours des années 50, s'effectuera sous les auspices du franquisme. Pour simplifier, on dira que les colonies puisent main d'œuvre dans leur environnement, de plus en plus loin, jusqu'à dépendre d'une main d'œuvre nationale. Voilà qui contrarie sérieusement l'hypothèse selon laquelle les colonies industrielles auraient freiné l'exode rural.

Le textile rassemble **une majorité de femmes et d'adolescentes**, lesquelles ont rapidement posé un problème d'intégration dans le monde ouvrier. On ne s'explique pas autrement la part énorme tenue par l'Eglise dès le début de l'industrialisation. En effet, la sphère féminine qui avait vécu l'ordre patriarcal jusqu'à ce moment-là se trouvait bouleversée par le fait que le travail, tel le filage et le tissage, ne se faisait plus à la maison. C'était un cadre familial, qui permettait d'utiliser la main d'œuvre féminine, et la main d'œuvre masculine dans la morte-saison. Les femmes se trouvaient projetées dans un monde différent. À l'usine, le travail, ininterrompu, faisait se côtoyer hommes et femmes, des heures durant. Qui plus est, les conditions mêmes de la production faisaient que les femmes, tout comme les hommes, connaissaient une grande mobilité : lorsque l'étiage provoquait les arrêts forcés de l'usine, ou si une grève éclatait, les ouvriers allaient s'embaucher ailleurs. On a pu ainsi reconstituer, au rythme des naissances des enfants qu'elles ne manquent pas d'avoir, les trajets de femmes seules, veuves ou séparées, qui

vont de d'usine en usine et usine avant de se stabiliser à la Colònia Sedó⁶. Nous sommes en 1875. La colonie ouvrière de ce qui sera plus tard Can Sedó, compte déjà 250 personnes mais pas d'église, malgré les démarches de l'entrepreneur dans ce sens. La presse locale ne tarit pas d'invectives sur ces lieux de dévergondages que sont ces agglomérations d'un nouveau type. Mais le dévergondage réside moins dans la liberté des mœurs que dans le fait que ces femmes sont chefs de famille et disposent de leur salaire. C'est une situation proprement révolutionnaire, que l'entreprise va contrecarrer avec l'aide objective des ouvriers : vingt ans après, une église se dresse au milieu de la cité ouvrière, où seules les familles nucléaires sont acceptées. Les filles seules sont accueillies dans un pensionnat.

Si les églises sont des marqueurs de l'espace des colonies industrielles, le pensionnat s'est toujours fait discret, sauf dans le cas de la Colònia Vidal. Le plan et la composition de cette colonie est en soi un programme. En retrait de la place, dominée d'un côté par l'Eglise et de l'autre par le centre civique (casino, théâtre, école de garçons, école professionnelle) qui concentre l'espace masculin, se trouve la Casa de la Dona, où des religieuses cloîtrées ont en charge la crèche, l'école des filles, le pensionnat de jeunes filles célibataires et l'hôpital. La morale qui est dispensée est celle que l'on retrouve dans l'ouvrage destiné aux jeunes filles du *Movimiento* franquiste publié en 1953, et dont la lecture en ligne est digne d'être recommandée : la femme travaille, certes, mais ne perd pas de temps en route (entendez elle ne s'arrête pas au café, lieu de perdition) afin d'entretenir le foyer, s'occuper des enfants et faire tout ce qui est en son pouvoir pour complaire à l'époux⁷.

La question du paternalisme

Les patrons des colonies ont mis en place, comme ailleurs en Europe, un programme plus ou moins développé d'aide et de secours : mont de piété, caisse de retraite, soins des malades, etc. Il s'agissait de protéger autant que possible la main d'œuvre ouvrière afin que la production puisse se faire. L'attribution d'un logement était une pièce maîtresse du système paternaliste. Ces logements étaient peu chers, entretenus par l'usine, mais suivant les époques ils ont pu être surpeuplés. L'économat toujours présent, où l'on distribuait le pain et la viande, associé au petit marché qui s'installait sur la place le samedi, jour de la paye, donnait une aisance dont toutes les catégories ouvrières non résidentes à la colonie ne disposaient pas. De plus, le paternalisme était aussi associé au plein emploi, car tout le monde était embauché, fût-ce pour un travail très élémentaire et par conséquent peu payé. Sans préjuger des sentiments des individus et de l'idéal de fonctionnement que certains ont pu exposer en se présentant comme « le père des ouvriers », il est certain qu'aujourd'hui, on mesure davantage les techniques d'ingénierie sociale dans leur variété et leur efficacité. Par contre, lors de la fin du système des colonies et de l'installation d'un chômage inconnu jusque-là, le temps des colonies a pu paraître comme celui d'une protection sociale à l'égal du *welfare state* nord-américain.

⁶ DOREL-FERRÉ, Gracia. « Obreres d'Esparreguera, 1850-1930 ». *Les dones i la història al Baix Llobregat*. vol.1, Cristina Borderías ed., Soledad Bengochea coord. Barcelona : Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 2002, p. 432- 447.

⁷ DOREL-FERRÉ, Gracia. « Vivre l'industrie, loger les ouvrières ». *Habiter l'usine. Voyage au cœur du logement ouvrier*. Paris / Bourg-en-Bresse : Somogy éditions d'art, 2016, p. 26-37.

Les colonies industrielles, propriété du maître, système fermé ?

Quand on examine les plans des colonies, on est saisi par leur homogénéité et leur aspect compact. S'agissait-il pour autant de structures fermées? La lecture de certaines grandes références du XX^e siècle⁸ pourraient nous y faire penser. En fait, elles sont installées de façon très pragmatique, soit resserrées autour de l'usine, soit moins densément, mais toujours dans une adaptation parfaite entre la source d'énergie, les espaces de travail et les espaces d'habitation. Elles sont reliées à la route, qui a pu être doublée par une voie ferrée, davantage destinée à la circulation de la matière première et du produit fini que pour les personnes. La circulation se limitait à aller à la ville voisine le dimanche. Aller plus loin supposait un coût, et les faibles salaires ne permettaient pas de l'envisager souvent. Et puis, on avait tout sur place. C'est la diffusion de la voiture et du car qui changent tout, surtout à partir des années 1960.

Ceci dit, l'espace des habitants des colonies, avant cette date, ne se limitait pas à la colonie même. Tout autour, il y avait, outre les jardins ouvriers, des bois, des terres, parfois des vignes. Pour les enfants, c'étaient des terrains de jeux infinis ; pour les adultes, des terrains de chasse, ou encore des lieux de travail au moment des récoltes ou des vendanges. Les familles ouvrières étaient liées à leur famille paysanne d'origine et participaient aux travaux, à tel point qu'au début du XX^e siècle, le patron le prend en compte quand il s'agit de faire chômer la main d'œuvre au moment des étiages.

Le cordon ombilical de la colonie, c'est son lien avec Barcelone. Sans les commandes de Barcelone, la colonie tombe et meurt. C'est ce qui s'est produit dans le dernier tiers du XX^e siècle. Entre temps s'établit cette extraordinaire complémentarité entre la capitale et son arrière-pays, au point que l'une ne va pas sans l'autre.

2. La modernisation du port de Barcelone et la mise en place du système territorial catalan⁹

L'histoire commence, peut-on dire, après les désastres de la guerre napoléonienne et de la perte d'une grande partie de l'Empire. Barcelone, qui à la fin du XVIII^e siècle est l'une des grandes villes européennes de l'impression sur étoffes, a perdu une grande partie de ses lieux d'approvisionnement mais surtout ses marchés. Il faut pouvoir renouer avec l'industrie. Les acteurs de la vie économique à Barcelone sont tout à fait conscients du problème: nous l'avons vu, au début du XIX^e siècle la modernité passe par l'utilisation de la machine à vapeur et la production des textiles de coton, promu au rang d'industrie de biens de consommation que l'on s'arrache.

Or la Catalogne est dépourvue de tout: elle n'a pas de mines de charbon, donc pas d'énergie; elle ne produit pas de coton, donc pas de matières premières ; elle n'a pas de ressources en fer non plus, donc pas d'industries métallurgiques et mécaniques. Bref, il faut tout créer, tout inventer. Les industriels sont à l'affût de la nouveauté technique et depuis plusieurs années, ils ont tissé un réseau dense de correspondants dans toute l'Europe. Ils se rendent en Angleterre et laissent sur place des hommes de confiance pour apprendre le métier. Ils y achètent tout ce qu'ils n'ont pas : les machines, les matières

⁸ FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir*. Paris : Éditions Gallimard, 1975.

⁹ Une première approche de cette question est parue dans DOREL-FERRE, Gracia. « Territoire industriel et marché : la formation de la Catalogne industrielle, 1845-1910 ». *Histoire de territoires, les territoires industriels en question, XVIIIe-XXe siècles*. L. Tissot, F. Garufo, J.C. Dumas, P. Lamard dir. Neufchâtel : Éditions Alphil, 2010, p. 65-89.

premières, le charbon... Plusieurs faits sont à signaler, qui indiquent l'orientation économique nouvelle de ce « poble tant tossut ».

D'abord, une initiative importante, autour des années 1830 : l'aventure de Bonaplata¹⁰, cet industriel qui installe une usine à vapeur sur les Ramblas de Barcelone, en 1834. Elle sera incendiée l'année suivante. Pour l'historien Jordi Nadal, c'est le début de l'industrialisation catalane. Le parcours de Bonaplata est en soi révélateur : il est allé en Angleterre, a vu le fonctionnement des usines à vapeur et a bien compris la nécessité d'implanter une industrie mécanique en Espagne. Il a tenté de sensibiliser, avec un succès mitigé, les responsables madrilènes sur le sujet. Jusqu'à sa mort, convaincu qu'il fallait doter l'Espagne d'une industrie moderne, il monte différentes sociétés qui n'atteignent pas le résultat espéré. Peu après, en 1841, des entrepreneurs d'Igualada achètent à Mulhouse une machine à vapeur qu'ils font installer au bout d'une usine, l'Igualadina cotonera, en tout point semblable à la belle filature alsacienne de 1812, tristement démolie il y a peu. Ils croient avoir trouvé des mines de charbon près de Calaf. Hélas, leur espérance sera déçue et la filature ne marchera jamais bien. D'autres retiennent la leçon : c'est de cette même ville d'Igualada que partent les frères Muntadas pour créer à Barcelone, la España Industrial. On y reviendra.

Au cours des années 1840, les ateliers fonctionnant à la vapeur se multiplient partout sur la côte. On tente bien d'entrer plus avant dans les terres, mais la Catalogne, on l'a vu, n'a pas de routes dignes de ce nom sur lesquelles fonder une production régulière. L'opinion sensible à la modernité appelle de ses vœux le chemin de fer : Ildefons Cerdà aura la révélation de ce que peut faire cet engin moderne à Nîmes, en 1844, où il assiste à l'arrivée du chemin de fer d'Alès. Une première ligne relie Barcelone à Mataró en 1848.

C'est dans ce contexte d'effervescence que les frères Muntadas fondent leur société pour gérer deux entreprises, l'une à Barcelone et une autre qu'ils ont prévue à Madrid. La première seule sera construite et fonctionnera avec succès.

Son système d'approvisionnement a pu être mis en évidence à partir des archives de la España Industrial¹¹ : on y voit comment les industriels se rendent à Manchester où ils visitent des entreprises, observent les procédés et passent commande de tout ce dont ils ont besoin : machines, coton, charbon. Les machines, démontées, sont expédiées par Liverpool. Tout cela est placé sur le bateau en partance qui veut bien accueillir une telle cargaison sur son pont, mais au vu de la taille, il déchargera à Marseille, à l'époque le plus important port de la Méditerranée occidentale après Gênes. Les marchandises sont entreposées là jusqu'à ce qu'un bateau espagnol de moindre taille puisse prendre le chargement.

Nos industriels ne sont pas au bout de leur peine car le montage des machines rendues sur place n'est pas une mince affaire. Ils font venir des spécialistes anglais, ceux-ci ne parlent pas autre chose que leur langue. Plus d'une fois, les entrepreneurs catalans, parfaitement francophones, s'adresseront à des relations françaises pour comprendre comment ça marche.

Ce contexte doit être rappelé, car il semble incroyable que la Catalogne ait pu construire une industrie très performante en partant pratiquement de zéro. Bien sûr, il a fallu attendre plusieurs décennies pour qu'une industrie autochtone puisse opérer.

Car non seulement le pays manquait de tout ce qui était nécessaire à une vraie industrie, mais le port de Barcelone n'était pas adapté. Jusqu'en 1860, c'est un port de cabotage

¹⁰ NADAL, Jordi. «Els Bonaplata: Tres generacions d'industrial catalans a l'Espanya del segle XIX». *Anuari de la societat catalana d'economia*, n° 3 (1983), p. 6-19.

¹¹ DOREL-FERRÉ, Gracia. « Barcelone à l'écoute des puissances industrielles : les relations de la España Industrial avec la France et l'Angleterre, 1847-1868 ». *Circulations techniques*. Michel Cotte dir. Belfort : Presses Universitaires de Franche-Comté, 2004, p.163-181.

relié à Marseille et aux Iles Baléares. Agrandi et creusé, il accueille de plus en plus de gros bateaux et à partir de 1870, des bateaux à vapeur. Il n'est pas étonnant de constater que le trafic concerne avant tout le charbon et le coton, dans une moindre mesure d'autres textiles (laine et soie) et les grains. Les proportions de ces denrées iront croissant, au point de traduire, par leur seul volume, la santé de l'économie catalane¹². Bien qu'à partir de 1878, l'accès à la frontière française se fasse par le chemin de fer, la dynamique du port ne se dément pas jusqu'au début du XX^e siècle. Avec le port de Barcelone, source d'approvisionnement et débouché, l'industrie peut se mettre à produire à grande échelle : le dernier quart du XIX^e siècle est celui de l'expansion accélérée et de la consolidation du lien entre Barcelone et son arrière-pays. Les deux croissent en même temps.

L'arrière-pays travaille, le port s'agrandit, et Barcelone commence son *eixample*. La ville s'étend à partir du schéma prévu par Cerdà, qui englobe la ville d'hier, devenue centre ancien. Jusque-là, tout le monde s'y entassait. Ramon Casas a laissé le témoignage de la vie bourgeoise dans ces maisons à terrasse, protégées du soleil par un auvent. Désormais, les industriels catalans du textile investissent les nouveaux quartiers, au plus près possible du port, en faisant construire des immeubles de rapport qui se distribuent tous de la même façon : au rez-de-chaussée les entrepôts et la raison sociale de l'entreprise ; l'appartement de résidence de l'industriel à l'étage noble ; le reste des étages en location. Les immeubles construits par Gaudí, Domènech i Muntaner ou encore Puig i Cadafalch ont été construits sur le même principe. La Casa Calvet, de Gaudí, est celui qui a gardé son apparence la plus authentique, mais la Casa Batlló ou la Casa Milà, sont du même ordre. Ceux qui les font construire sont tous des industriels du coton de la vallée du Ter ou du Llobregat. Ils habitent si près les uns des autres que l'on peut dire, à bon droit, qu'ils sont les créateurs de la Barcelone moderne. Seul Güell, qui veut se donner l'image d'un homme près du peuple, fait construire son palais à l'entrée des Ramblas, dans le quartier déshérité du Raval.

Avec Barcelone, c'est tout un système économique qui est mis en place. Il fonctionne ainsi : le charbon pour les usines proches mis à part, la matière première (le coton brut, en balles) et les produits nécessaires à la fabrication (teintures) arrivent par le port de Barcelone et sont envoyés à partir du siège social de l'entreprise, à la colonie industrielle, qui fabrique en fonction des ordres reçus. Les textiles fabriqués sont envoyés au siège qui les commercialise directement ou à partir de grossistes qui ont pignon sur rue. Les patrons viennent régulièrement dans leur maison, généralement au centre de la colonie. L'architecture de la maison patronale, de même que celle de l'église, a souvent été confiée à un architecte connu. Les élèves de Gaudí y construisent quelques-uns de leurs plus beaux bâtiments. On retiendra les toits de Can Bassachs ou encore la maison de style mauresque de La Bauma, a Castellvell i el Vilar, toutes deux sur le Llobregat Mais le plus souvent les patrons vont et viennent de Barcelone et confient la gestion quotidienne à un directeur. Entre la colonie et les bureaux de Barcelone, le représentant (*el viatjant*) fait le lien régulièrement.

Parmi ces industriels, la famille du peintre Casas est représentative. La mère de Casas, Elisa Carbó¹³, a des intérêts dans l'usine de Navarces qui est proche de l'ancien monastère de Sant Benet de Bages. Elle en devient propriétaire à la fin du XIX^e siècle. Les Casas Carbó habitent d'abord dans le quartier ancien, derrière les Drassanes, dans la rue Nou de Rambla jusqu'en 1894 date à laquelle ils achètent un bel immeuble de rapport,

¹² VILAR, Pierre. « Le port de Barcelone » *Annales de géographie*, vol. 43, n° 245 (1934), p. 489-509.

¹³ DOREL-FERRÉ, Gracia. « De la Méditerranée aux Caraïbes, les réseaux et les stratégies entrepreneuriales des Catalans (1780-1850) ». *Méditerranée*, 124 (2015), Aix-Marseille : Presses Universitaires de Provence, p. 13-19.

dans le nouveau quartier, au 96 du Passeig de Gràcia. Parallèlement, Elisa Carbó achète les ruines de l'ancien monastère de Sant Benet, qu'elle fait réaménager en résidence d'été par Puig i Cadafalch. L'usine de Navarces fonctionne jusque dans les années 70 du XX^e siècle. Ramon Casas nous a livré un certain nombre de témoignages de ces lieux et du mode de vie d'une famille huppée, vivant confortablement de ses rentes au point d'entretenir un artiste dans la famille.

Cependant, n'imaginons pas une bourgeoisie de grande volée. Nous avons vu les bases économiques de cette fortune ; il s'agit d'une petite et moyenne entreprise, on obtiendra donc un petit et moyen patronat. Rien de comparable avec la bourgeoisie d'entreprise française ou même italienne. Une bonne partie de ces patrons de colonies industrielles sont sortis du rang, de famille artisanale ou commerçante. Une autre partie a pu afficher des ambitions plus grandes parce qu'elle a pu réinvestir des profits tirés de séjours plus ou moins longs aux colonies, à Cuba surtout. Deux familles installées à Barcelone sortent du lot : les López et les Güell. Ils se marient entre eux, pratiquent un catalanisme culturel militant, protègent Gaudí, et un temps Mossèn Jacinto Verdaguer. Quant aux Girona, banquiers et industriels, leur statut est varié. L'aîné, le banquier, a un train de vie de grand bourgeois mécène. Il offre sa façade à la cathédrale de Barcelone inachevée, et achète un petit château en France, dans le Gers. Au XX^e siècle une nouvelle famille tient le haut du pavé, celle des Bertrand, de lointaine origine française. Ils achètent la Colònia Güell à leurs fondateurs en 1943 et construisent à Manresa la « Fàbrica Nova », selon les critères les plus récents. En fait nous savons peu de choses et le patronat catalan est encore un domaine historique à explorer¹⁴.

3. Le lien interrompu et la patrimonialisation des colonies industrielles

On a vu le lien quasi organique entre les colonies et la ville. Or, au cours du dernier quart du XX^e siècle, cette fois, un enchaînement d'événements va mettre à mal le système qui avait fonctionné jusque-là.

D'une part, l'exode rural vide les campagnes de toute l'Espagne et alimente les régions industrielles du nord, dont la Catalogne. Les nouveaux venus, dans les colonies, n'ont ni la tradition ni la culture des générations antérieures. Ils contestent le système des colonies où le patron de l'usine est quasiment le maire du village. Ils sont moins attirés par les logements, pièce maîtresse d'une domestication qu'ils combattent. L'agglomération barcelonaise est noyée dans la masse de ces nouveaux arrivants qui ne s'intègrent pas comme les générations antérieures. Les moyens de communication, l'impact du tourisme de masse aboutissent à la contestation permanente d'un système qui prône l'isolement. Parallèlement, la décision d'en finir avec l'autarcie prônée jusque-là par le régime, l'ouverture des frontières et la concurrence des pays-ateliers d'Asie au moment où à deux fois de suite, les crises du pétrole renchérissent la source d'énergie d'une industrie déjà chancelante, tout cela fait que les entreprises des vallées du Llobregat et du Ter ferment les unes après les autres.

Barcelone n'est plus le port du charbon et du coton ; elle n'est plus l'entrepôt des cotonniers. Sentant la crise venir, elle s'est lancée dans la construction automobile, dans l'industrie chimique et pharmaceutique, et son port se spécialise dans la réception et

¹⁴ Cependant des approches ont été faites par Maria Angels Solà i Parera, dans sa thèse demeurée inédite. Voir : « Producció, inversió i especulació en la gran burguesia barcelonina del segle XIX: el cas dels germans Vidal i Nadal », *Estudis històrics i documents dels arxius de protocols*, NHYPER (1996), p. 305-338.

l'expédition de conteneurs pour le monde entier. Elle n'a plus besoin d'usines au bord de l'eau, même si les turbines sont, depuis le début du XX^e siècle, équipées d'alternateurs. Le lien avec son arrière-pays est rompu. Restent les coquilles désormais vides, de ce qui a été. Certaines colonies sont encore habitées, beaucoup sont abandonnées.

Que faire de tout ce patrimoine ?

Il était évident que cet ensemble témoigne d'une époque précise, au cours de laquelle, selon le titre d'une exposition fameuse¹⁵, la Catalogne a été l'usine de l'Espagne. Et même si l'industrie catalane n'a pas été que textile, il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un phénomène peut-être pas unique mais à coup sûr, tout à fait spectaculaire et significatif. En laissant ce patrimoine à l'abandon, la Catalogne se prive d'une de ses pages d'histoire les plus originales. D'un autre côté, les fermetures d'usine sont si traumatisantes qu'il est nécessaire de laisser passer le temps du deuil. Aujourd'hui on peut, dans une certaine mesure, reconsidérer la question. L'intérêt pour les colonies industrielles s'est trouvé accru par l'inscription au patrimoine mondial de l'œuvre de Gaudí, et par conséquent de la Colònia Guèll. Cependant, les études historiques, fondées sur un travail solide des archives d'entreprise, se comptent sur les doigts d'une main. Des tentatives de mise en tourisme ont été faites, au succès mitigé : elles concernent surtout la vallée du Llobregat. On a promu la formation d'un itinéraire de découvertes, appelé parc fluvial, que l'on pourrait parcourir en visitant les colonies les plus spectaculaires. La « comarca » du Berguedà, qui possède sur son territoire une bonne dizaine de colonies a tenté de son côté la mise en tourisme de ce patrimoine. Au bout du compte, les excursions organisées permettent la visite de l'église de Can Pons, bien conservée, et de la maison de maître de Viladomiu Nou, intéressante et là aussi, bien conservée. Cependant, vu le manque d'études sérieuses sur le sujet, le discours qui accompagne les sites est déconnecté de la réalité. La colonie est vue comme un lieu unique, fermé, théâtre de rapports inégaux, situé dans un temps théorique (autrefois) au détriment du système global auquel elle appartenait et de son évolution. Or, non seulement les colonies industrielles correspondent à un épisode précis de l'histoire catalane, mais elles ne sont absolument pas un fait unique. Une étude au plan international montre que bien des ressources ont été exploitées, à un moment donné, par ce moyen-là : villages du salpêtre au Chili, villes manufacturières de l'Oural, villages du textile de la Nouvelle Angleterre, etc. Les colonies sont donc un des réponses à des conditions de travail particulières, lorsqu'il est apparu plus rentable de rapprocher la main d'œuvre du lieu d'exploitation ou de la source d'énergie¹⁶.

D'autres aspects devraient pouvoir être soulignés : les colonies industrielles catalanes présentent une remarquable homogénéité due à leur brève période de construction et leur type de production presque identique. Il y a plus : elles sont le témoignage d'une application de l'Art Nouveau à l'architecture industrielle, dans la structure, le décor, engicatalane, l'influence de Gaudí, puisque ce sont beaucoup de ses élèves qui sont intervenus. L'usage pionnier du béton armé y est flagrant, comme à l'église de la Colònia Sedó d'Esparreguera, construite non pas selon la méthode de Hennebique mais selon celle de son rival Monier, dont le propagateur en Catalogne n'était autre que l'ingénieur militaire Francesc Macià, lequel, du fait de ses responsabilités politiques, intervenait à

¹⁵ NADAL, Jordi et MALUQUER DE MOTES, Jordi. *Catalunya, la fàbrica d'Espanya, 1833-1936, un segle d'industrialització catalana*. Barcelona : Ajuntament de Barcelona, 1985.

travers un associé¹⁷. Une étude globale et scientifique de cette extraordinaire réserve d'expériences que constituent les colonies industrielles catalanes devrait nous en apprendre davantage.

*Centre d'études catalanes de l'université Paris-Sorbonne
06 02 2017*

¹⁷ GINER, Salvador. « Francesc Macià, enginyer innovador abans que polític ». *Ara* (30 d'agost de 2015), www.ara.cat, [consulté le 1er mars 2017].

ANNEXES



Fig 1. **La Igualadina Cotonera** (photo Gracia Dorel-Ferré, 2015)

Fondée en 1841-1842, c'est l'une des plus anciennes usines catalanes de ce type. Au fond, on distingue l'édifice de la machine à vapeur, achetée à Mulhouse et montée sur place par des ingénieurs mulhousiens. L'édifice de la filature ressemble de façon frappante à celui de la filature DMC de Mulhouse de 1812, détruite il y a quelques années. Le bâtiment nous rappelle que dès le début, les industriels mulhousiens ont joué un rôle capital dans les débuts de l'industrialisation catalane. Cette relation a jusqu'à présent été sous-estimée.

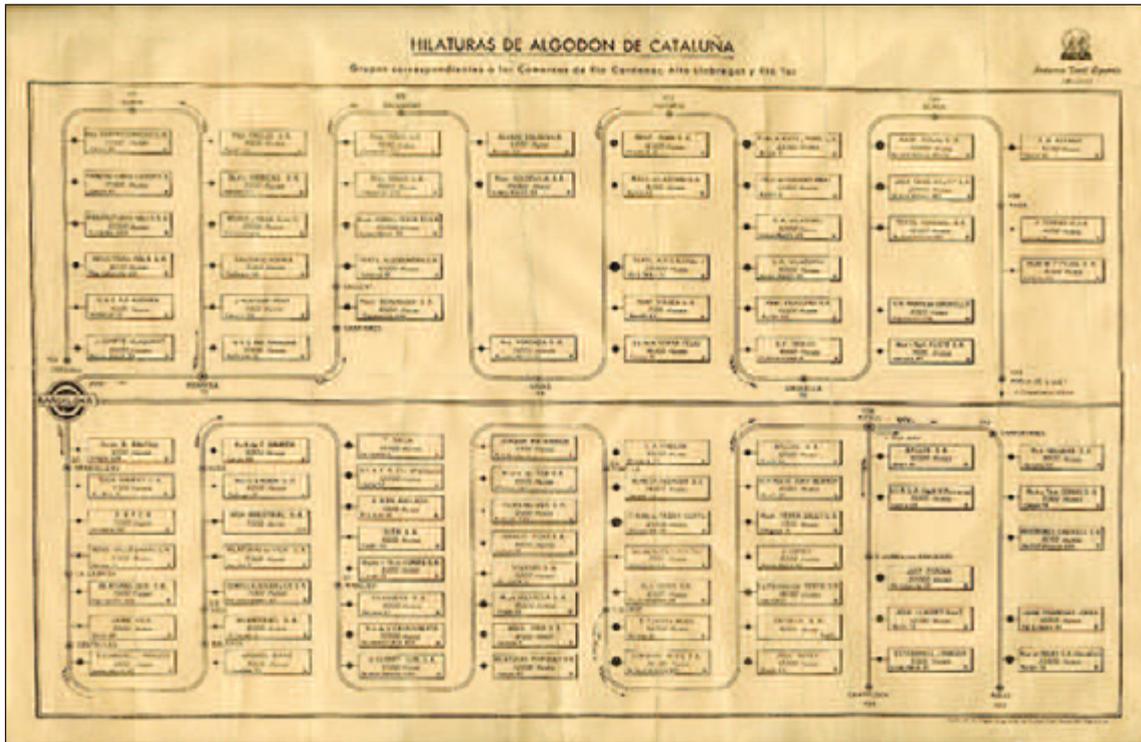


Fig. 2. Le système de fonctionnement entre les colonies du Ter et du Llobregat avec Barcelone. Années 1920 (Document fourni par le Musée des Sciences et des Techniques de Catalogne)

Sur ce document exceptionnel on voit comment est matérialisé le lien entre Barcelone et les colonies de l'arrière-pays : deux circuits partent de la capitale et permettent de visiter successivement chaque colonie, en longeant les rivières qui les alimentent ; le siège social de chacune est dans Barcelone et toutes se tiennent dans le fameux carré d'or qui démarre à la place de Catalogne jusqu'à la Diagonale. Ce sont de petites et moyennes entreprises pour la plupart et se trouvent à moins de 150 kilomètres de la capitale. Les villages ouvriers proches de Barcelone ne figurent pas : ni can Bros, près de Martorell, ni la Colònia Güell, près de Santa Coloma de Cervelló, ni la Colònia Sedó, de loin la plus importante des usines hydrauliques, d'Esparreguera.



Fig. 3. Vue aérienne de la Colonia Viladomiu Nou, avec au fond la Colonia Viladomiu Vell (Photo Gracia Dorel-Ferré, 2015)

Les villages ouvriers se succèdent tous les kilomètres, kilomètres et demi, le long du cours moyen du Llobregat et du Ter. Ils comprennent tous l'usine, les logements, la maison du maître (« la torre »), l'église, l'école. La présence d'un théâtre est également habituelle. Par contre, le cinéma et le terrain de basket correspondent davantage à l'équipement postérieur à la guerre civile. Le train à voie étroite desservait les colonies de la vallée.

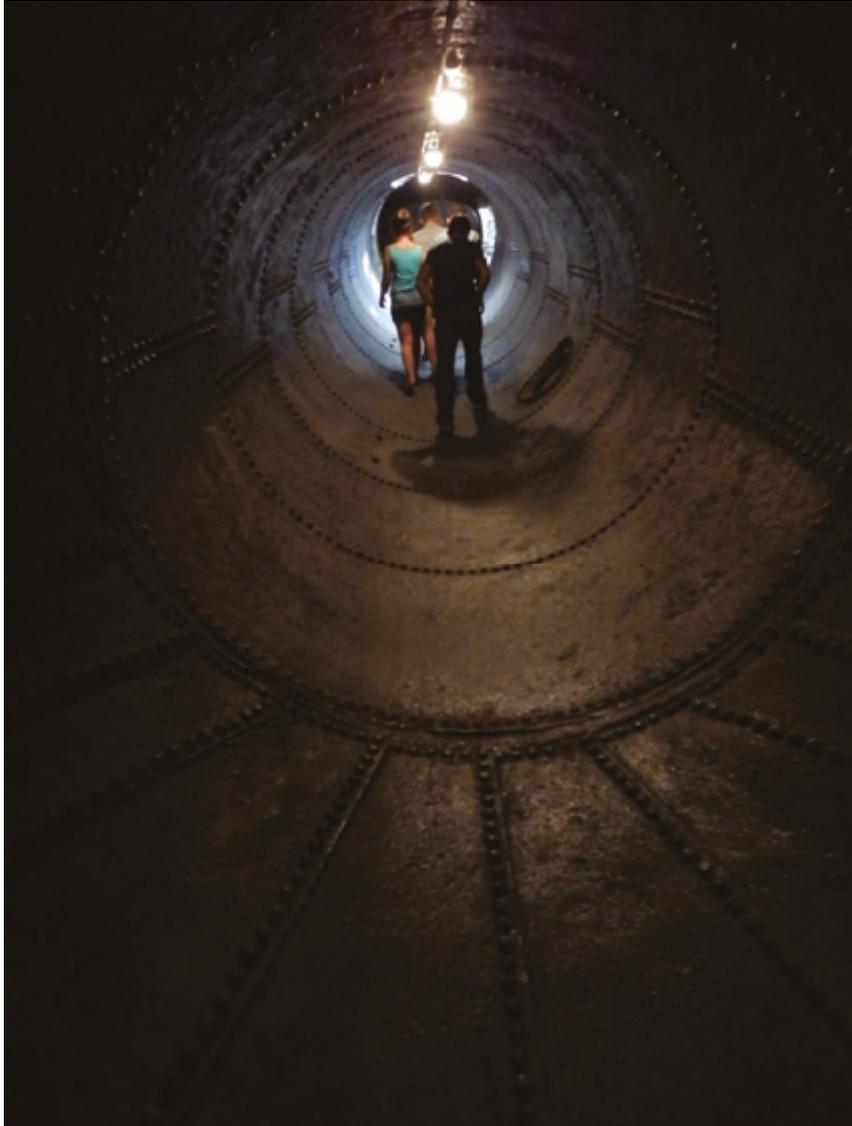


Fig. 4. Promenade à l'intérieur du système hydraulique de la Colònia Sedó d'Esparreguera (Photo Gracia Dorel-Ferré, 2014)

Deux générations d'installations hydrauliques gigantesques (celle de Puig Llagostera en 1878 et celle de Sedó en 1899) que l'on peut parcourir à pied, donnent à ce site une valeur archéologique exceptionnelle.



Fig. 5. **La Casa de la Dona de la Colònia Vidal** (photo Gracia Dorel-Ferré, 2014)

Elle rassemble tout ce qui relève de l'espace féminin : la crèche, l'école des filles, le pensionnat de filles célibataires, l'hôpital. Des religieuses cloîtrées s'en occupent. Il s'agissait de former de bonnes ouvrières en même temps que de bonnes épouses et maîtresses de maison.



Fig. 6. La Colònia Sedó d'Esparreguera (Photo Municipalité d'Esparreguera, antérieure à 2007)

L'usine est bâtie à partir de 1850 et a connu d'importantes modifications. Le système hydraulique, mis en place à partir des années 1870, repose sur un barrage, quatre kilomètres à l'amont, et un canal d'amenée d'eau en partie enterré, en partie en aqueduc, qui permet de multiplier par quatre la puissance de l'usine. La cité ouvrière, très homogène, a été construite entre 1880 et 1884. L'église a été consacrée en 1892. Elle était flanquée des écoles de part et d'autre. Aujourd'hui, ce patrimoine, très endommagé, sort progressivement de l'oubli.